

C'EST À DIRE

Note d'un passant

Même les enracinés sont des passants. D'ici à ailleurs, il n'y a que chemin et passage

Par Jean-Bernard Vuillème

Je vis depuis plus d'une année dans un village comme un Martien, tout le contraire de la manière d'habiter qui fut la mienne pendant quinze ans dans un autre village. A peine m'y étais-je installé, perçu comme un étrange étranger venu «du Haut», aux horaires insaisissables et aux réactions imprévisibles, qu'une sourde volonté d'intégration se manifesta en moi, comme s'il convenait de rattraper le temps pendant lequel je n'avais pas eu le bon goût d'y habiter. Comme si tout en moi et autour de moi, les êtres et les choses, ce village face au lac, exigeait de faire souche.

On peut dire que ce village dominant son vignoble était beau, d'une beauté typique contrariée par un abcès limitrophe de grands locaux, et, surtout, une épidémie de villas accroissant des zones résidentielles de luxe confiné, n'exprimant rien de vivant, mais suppurant chaque matin leur procession de Mercedes pilotées par des ombres.

L'intégration est passée par l'épicerie et le bistro pour trouver une sorte d'apogée à la Commission scolaire. Avec le temps elle s'est trouvée consacrée par la poignée de main et le tutoiement de quelques vigneronns ancestraux. Il faut du temps pour que le noyau des natifs, les vrais de vrais dont l'arbre généalogique plonge *ici même* ses racines, vous considère comme habitant de plein droit leur village.

Sachant qu'il est possible de vivre n'importe où sauf peut-être à Noiraigue, Saint-Imier ou Tramelan, ce n'était pas un but d'être ici plutôt qu'ailleurs, seulement une envie de respirer le même air que les voisins et de se sentir chez soi où l'on habite. Ce n'était qu'une manière d'habiter. Je le vois bien aujourd'hui que tout est différent et que je vis en Martien dans un

autre village adossé aux monts sans que rien me pousse à y chercher davantage que l'élémentaire vital et que me suffise l'amitié de proches voisins. Rien d'autre d'ailleurs ne m'y a conduit qu'une offre avantageuse sur le marché du logement. De plus en plus, c'est l'occasion qui fait l'habitant.

C'est une autre manière d'habiter. En toute lucidité, on ne laisse pas grand-chose derrière soi dans les villages où l'on s'agitait avec une espèce d'engagement et de fidélité. Prenez tous les pas accomplis par un homme dans le minuscule espace de quelques chambres et regardez s'il peut se trouver un seul millimètre carré de sol qu'il n'aurait pas foulé, un millimètre carré qui représenterait le doute et l'inconnu dans la certitude d'habiter. Nos certitudes sont grosses d'illusions et nos confort si fragiles qu'on en oublie parfois sa condition de passant. On se croit enraciné quand le moindre courant d'air suffit à nous enlever. On croit avancer quand on piétine. Mettre une fois un pied sur le millimètre carré inconnu pour que la vie quotidienne bascule au point qu'on se croirait sur une autre planète. Habiter comme un Martien, cela ne signifie nulle indifférence. C'est seulement regarder le monde avec une curiosité très vive nourrie d'un sentiment d'altérité et de l'exacte mesure de sa solitude.

Et tout cela n'est ni gai ni triste. Il s'agit seulement d'apprendre et puis de désapprendre, de passer et puis de dépasser. Comme écrit Jacques Lacarrière dans sa «Sourate du Vide»:

Dépouiller ses défroques. Dévêtir sa mémoire.

Démodeler ses masques.

Le passant voit tout pour la première et la dernière fois en ce moment. Il n'y a pas de regard plus attentif et plus humain que le sien.

J.-B. V.